



REVUE DE PRESSE

Contact presse : Francesca Magni / 06 12 57 18 64 / francesca.magni@orange.fr

Liste presse Maladie de la jeunesse

Vendredi 15 janvier

Paula Gomes / theatreactu.com
Alexandre Laurent / IDFM
Simon Gerard / Toutelaculture.com
Jack Dion / Marianne
Micheline Rousselet / La Lettre du SNES
Véronique Hotte / Blog Othello
Thimothée Guillotin / Le Pariscope
Mathieu Perez / Le Canard enchaîné
Anaïs Heluin / Politis
Maria-Carolina Pina / RFI Espagne
Hadrien Volle / Les Echos
Catherine Robert / La Terrasse
Evelyne Tran / Blog du Monde
Emmanuelle Bouchez / Telerama
André Malamuth / Radio Soleil

Dimanche 17 janvier

Amélie Meffre / NVO
Jane Roussel / Parisbougé.com
Cathia Engelbach / Theatrorama.com
Annick Drogou / Spectacle selection
Bruno Fournies / Regart.org

Mardi 19 janvier

Pierre François / France Catholique
Anne Delaleu / Blog théâtre Passion

Mercredi 20 janvier

Mona Ozouf / Radio Soleil
Evelyne Selles / Fréquence protestante
Margaux Daridon / Les5pièces.com
Laurent Schteiner / Théâtres.com

Jeudi 21 janvier

Martine Piazzon / Froggy delight.com
Jean-Pierre Léonardini / L'Humanité
Thierry Defages / Blog de Phaco.eu

Mercredi 27 janvier

Phane Montet / Au balcon.fr / 2 invitations

Dimanche 31 janvier

Simone Endewelt / La presse nouvelle Magazine

Samedi 13 février

Michele bigot / théâtre du Blog.com, 2 invitations

Radio :

RFI / Interview P. Baronnet par Maria-Carolina Pina le 15 janvier après la représentation.

Télérama + Sortir

N° 3446 – Du 30 janvier au 5 février 2016

SCÈNES

MALADIE DE LA JEUNESSE

THÉÂTRE

FERDINAND BRUCKNER

Dans une pension d'apprentis médecins, de jeunes désespérés se heurtent à la vie et aux autres. Une adaptation moderne d'un contemporain de Brecht.



On morne peu, en France, Ferdinand Bruckner (1891-1958), dramaturge d'origine autrichienne installé à Berlin sous la république de Weimar avant son exil forcé. C'est un tort. Car entre les deux monstres du théâtre de langue allemande que sont Wedekind (1864-1918) et Brecht, il tient sa place. Créée en 1926, vingt ans après *L'Éveil du printemps*, de Wedekind, *Maladie de la jeunesse*, sa première pièce, y dessine la même

vision noire d'une jeunesse désespérée. On y voit des étudiants en médecine à l'aube de l'âge adulte, plus libres et moins déterminés que chez Wedekind, puisque chacun a commencé à faire des choix. Moins épique et moins métaphorique que Brecht, Bruckner photographie la société de son temps dans ses moindres tensions : misère et crise d'après défaire, affairisme et désillusions dans une démocratie encore fragile. *Maladie de la jeunesse* se déroule

dans une pension d'une « colocation » où ces apprentis médecins s'aiment et se trahissent jusqu'à la mort. Le meneur en scène Philippe Baronnet, entouré de complices rencontrés à l'École de Lyon dans les années 2000, en orchestre avec fougue et brio le tourbillon de scènes courtes. Toute sa petite bande plonge avec la même fringale dans cette matière théâtrale foisonnante de personnages, d'émotions extrêmes et contradictoires, de cocasseries comme d'arguties philosophiques.

Leur prologue est un jeu mené au plus près des spectateurs tel un bûchage de carabins. Dans la chambre de Marie, qui va passer sa thèse et fêter son anniversaire, ils se resserrent bientôt pour entamer une partie moins drôle. Une guerre des sexes où les filles sont les plus beaux personnages. Des étudiants (ras encore rares dans les années 1920) flambant leur vie où la construisant avec cran, face à des garçons manipulateurs vivant pourtant à leurs dépens. Ils se désolent, discutent, font la fête tout en mesurant l'équilibre cynisme/espoir niché en chacun d'eux. Décors simples, costumes ad hoc et habile usage d'un faux gramophone créent l'ambiance. Les sept acteurs, dont l'âge colle aux rôles, font le reste à l'unisson. Clémentine Allain, Aure Rodembourg et Clovis Pouin accrochant plus que les autres la lumière dans cette manche sombre mise en scène comme une pièce d'aujourd'hui.

— **Emmanuelle Bouchet**

[1130] Jusqu'au 14 février, Théâtre de La Tempête, Cartoucherie de Vincennes, Paris 12^e, tél. : 01 43 28 35 35.

Amours et trahisons dans une « colocation » des années 1920.



l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Du beau malheur d'être jeune

L'envie de théâtre n'est pas éteinte. Des troupes fraîches s'avancent. La compagnie Les Échappés vifs propose *Maladie de la jeunesse* (1926), de l'Autrichien Ferdinand Bruckner (1891-1958), mise en scène par Philippe Baronnet dans la traduction d'Henri Christophe et Alexandre Plank (1). Bruckner, tenant de la « nouvelle objectivité », n'y va pas de main morte dans le constat de déréliction d'une génération perdue d'après-guerre, qui se cherche à tâtons dans une société d'entre chien et loup, dans les eaux mêlées de l'amour déçu, du calcul cynique et de l'innocence bafouée. Commencé par un chahut de carabins, le drame s'achève dans l'inéluctable séparation des corps et des cœurs. Ce précis de décomposition, au fil d'un dialogue sec, tranchant, sans faux-fuyant, est mené tambour battant dans la nuit par quatre filles (Clémentine Allain, Louise Grinberg, Aure Rodenbour, Marion Trémontels) et trois garçons (Thomas Pitterer,

Clovis Fouin, Félix Kysyl), tous issus de bonnes écoles de jeu et déjà aguerris.

Le charme fort du spectacle tient à la justesse mélodique de la figuration de la violence, jumelée à des discours réflexifs coupants, sans la graisse du pathos, d'où l'impression de vérité criante. L'image de la fille à longue crinière rousse que sa rivale attache par les cheveux au pied d'un lit est par

**L'image de la
fille à longue
crinière
rousse que sa
rivale attache
par les
cheveux est
foudroyante.**

exemple foudroyante. Tous les rapports de forces du désir dans ses emportements contradictoires sont ainsi mis à nu, explorés dans la plus amère élégance, et l'on se dit qu'il va falloir sans doute compter avec Philippe Baronnet et les siens.

Les Echos WEEK-END



Une adaptation moderne et juste de « La Maladie de la jeunesse » de Ferdinand Bruckner par Philippe Baronnet et sa troupe. A découvrir, à la Cartoucherie de Vincennes.

Avec « Maladie de la jeunesse », Philippe Baronnet revient sur la question qui le passionne du passage à l'âge adulte. Dans cette pièce de l'Autrichien Ferdinand Bruckner, datant de 1926, les jeunes sont un groupe d'étudiants en médecine, plus ou moins travailleurs, plus ou moins intéressés par ce devenir tout tracé qui s'ouvre à eux. Une fois qu'ils auront prêté le serment d'Hippocrate, quelle suite ? Loin d'entreprendre une réflexion globale, ils se poussent, se cherchent, se provoquent et font des erreurs... Une dernière pour la route avant de quitter définitivement les sentiers de l'enfance. L'action se déroule dans un espace presque neutre, qui évolue au fur et à mesure que l'on entre dans l'âme des jeunes héros. Il se réduit, devient plus intime. Un tapis, une table apparaissent et la lumière se tamise. On explore plus en profondeur les doutes, les questions, les peurs. La troupe juvénile frappe par sa générosité et sa fraîcheur. Aucun acteur ne semble avoir plus de vingt-cinq ans. On retrouve avec plaisir Félix Kysyl qui joue en alternance dans *Madame Bovary* au théâtre de Poche (Les Echos du 29 décembre 2015). C'est aussi l'occasion de découvrir Marion Trémontels dans le rôle de Marie, personnage épris d'espoir, en lutte contre son destin tragique.

Image finale magistrale

Cette jeunesse fougueuse est parfois bridée par le texte de Bruckner. Les phrases sont souvent longues, voire verbeuses, limitant la spontanéité. Le metteur en scène traite la pièce de manière très actuelle, mais ne peut faire oublier qu'elle a été écrite dans l'entre-deux-guerres. Difficile d'occulter les situations datées qui font résonner une époque révolue (quel étudiant vit encore dans une pension de famille où une bonne s'occupe des chambres?).

Des « je t'aime » lancés juste pour le sexe, la rivalité et la jalousie qui s'exacerbent, les ruptures pour convoler sous de meilleurs jours... tout cela les nourrit, les gave, jusqu'à leur fait perdre espoir et patience dans la difficile transition. Philippe Baronnet nous conduit finement au bout de cette aventure, marquée par une image finale magistrale, où la fougue, dissipée, laisse la place à l'embourgeoisement total -celui qui empêche de voir le sordide qui s'étend autour de nous. Le confort a gagné, le bonheur a perdu.



Ils sont sept sur scène et chahutent pendant l'installation du public. Séduisants et beaux, vifs et déliés, s'amusant à un de ces jeux crétins de carabins, entre blague potache et bizutage bruyant, ils ont l'air d'étudiants d'aujourd'hui. La scène, dépourvue de toute indication d'époque, laisse suggérer que l'histoire pourrait être contemporaine. Mais, petit à petit, les références du texte, les costumes et quelques éléments du décor replacent la pièce de Bruckner dans son contexte historique, celui de l'après Première Guerre mondiale, dans une Allemagne qui flirte avec la mélancolie et le cynisme, mais n'a pas encore sombré dans les errances du nazisme. Tout est là, pourtant, qui y prépare, et la menace qui plane donne un sens terriblement prémonitoire à l'indécision temporelle du début. Si on a pu confondre cette jeunesse avec celle d'aujourd'hui, c'est peut-être que le ventre immonde de la bête est prêt à accoucher de nouveau... La mise en scène de Philippe Baronnet n'insiste jamais sur ce parallèle. Elle laisse au spectateur le choix de l'association libre, mais ce subtil traitement de la pièce de Bruckner n'en est que plus fécond.

Les magnifiques

Clémentine Allain, Thomas Fitterer, Clovis Fouin, Louise Grinberg, Félix Kysyl, Aure Rodenbour et Marion Trémontels sont tous d'une justesse et d'une intensité éblouissantes. Les jeunes comédiens, remarquablement dirigés par Philippe Baronnet, qui signe une mise en scène d'une fluidité et d'une force rares, interprètent leurs personnages avec une sidérante aisance. La psychologie est disséquée au scalpel ; les rivalités, les attractions, les conflits et les alliances sont peints avec la délicatesse du pastel et la brutalité du couteau. Le théâtre semble par instants s'effacer, tant l'interprétation est empreinte de vérité. Le texte, à la vivacité intellectuelle éclatante, n'est jamais écrasé sous les effets : on entend tout, on savoure tout. Les traits d'esprits sont incisifs, les saillies sont mordantes, les mots d'amour sont aussi poignants que les cris de douleur. Brillants et naïfs, ambitieux et sincères, intelligents et blessés, les héros se débattent entre le désir de pureté et la tentation de l'embourgeoisement. Loin des sirops insipides dont le théâtre contemporain nous gave en offrant le spectacle d'une jeunesse narcissique et aboulique, Bruckner offre la dignité de l'intelligence au désespoir. Il fait le portrait d'une génération infiniment pitoyable et résolument solaire, celle dont on rêverait, peut-être, pour la catastrophe dont on peut craindre qu'elle advienne à nouveau...

Catherine Robert

Théâtre de la Tempête / Ferdinand Bruckner / mes Philippe Baronnet

MALADIE DE LA JEUNESSE

Publié le 21 décembre 2015 - N° 239

Philippe Baronnet met en scène *Maladie de la jeunesse* de Ferdinand Bruckner. Une jeunesse déchirée entre cynisme et idéalisme, quand les années 1920 en Autriche résonnent avec aujourd'hui.



« Au début, Marie a un doctorat et un homme. Mais son amour part avec une autre femme. A partir de là, ses certitudes vont s'écrouler une à une, sur l'amour, sur son métier, sur la vie... Pour Bruckner, en grandissant il faut « s'embourgeoiser ou se tuer ». *Maladie de la jeunesse* oppose des jeunes gens idéalistes et des cyniques. Ils sont tous habiles avec la pensée mais mal à l'aise avec leur corps. C'est comme si en raison d'un trop plein de pensée, leur corps avait besoin d'exulter, de manière brutale, violente, pathétique parfois.

Du sentiment sans sentimentalisme

Maladie de la jeunesse est la dernière des pièces d'actualité de Bruckner. L'action se déroule à Vienne dans les années 1920. L'atmosphère est à la fois marquée par la crise sociale et économique, le nihilisme nietzschéen, mais aussi par l'effervescence des années folles. Cette maladie de la jeunesse, c'est la maladie du grand saut, du passage à l'âge adulte, pour une génération angoissée faisant face à un monde en ruines. Le désarroi dans lequel se trouvent ces jeunes adultes trouve un écho aujourd'hui. On ne précisera toutefois le contexte qu'au troisième acte, j'aime ne faire apparaître le décor que petit à petit, que l'acteur et le spectateur plongent ensemble, en douceur, dans la fiction. J'essaye aussi de faire vibrer le sentiment sans sentimentalisme, un peu comme la musique de Schubert. Pour monter ce texte, je pense d'ailleurs beaucoup aux films de Michael Haneke, à Isabelle Huppert dans *La Pianiste* notamment, à ce personnage charnel mais pas chaleureux, qui met à genoux par la seule force de son esprit. »

Propos recueillis par Eric Demey



Trois spectacles qui ne laisseront personne intact. « Les Chatouilles ou la danse de la colère », une pièce écrit et interprétée par Andréa Bescond, dans une mise en scène d'Eric Métayer au Petit Montparnasse. « Qui a peur de Virginia Woolf ? » d'Edward Albee, mise en scène d'Alain Françon, au Théâtre de l'œuvre. « Maladie de la jeunesse » de Ferdinand Bruckner, dans une mise en scène de Philippe Baronnet au Théâtre de la Tempête.

Une autre forme de violence ressort de « Maladie de la jeunesse » de Ferdinand Bruckner, mis en scène par Philippe Baronnet. Il s'agit de la première pièce d'un auteur qui figura sur la liste noire des nazis. Elle date de 1926, quand déjà montait l'appel de la haine qui allait finir par tout balayer et emporter nombre de ces jeunes gens que l'on voit danser au bord du précipice.

Ils sont sept étudiants en médecine qui cohabitent dans une pension de Vienne, quatre femmes et trois hommes. Ils vont s'exercer au jeu dangereux de l'amour et du hasard. Ils se prennent et se déprennent, se séduisent mutuellement, esquissent des aventures sans lendemain sans trop y croire. On sent qu'eux mêmes ne sont pas dupes. Ils plongent dans l'amour comme on plonge dans l'alcool, pour oublier, pour assumer, pour ne pas sombrer, pour réussir à survivre dans une époque où tout peut arriver, même le pire.

Ces jeunes gens ont l'âge qu'avait Bruckner quand il écrivit cette pièce. L'âge des espoirs incertains, l'âge où l'on s'interroge sur l'avenir, l'âge où l'on ne sait si l'on va résister aux défis du temps. Par leurs élans érotiques fous et vains, provocateurs et dangereux, ces jeunes lancent un vibrant SOS au monde qui les entoure. Ils jouent entre eux comme on joue avec le feu. Ils se testent mutuellement, se jaugent, sombrant parfois dans un cynisme désabusé. Sans doute aimerait-on en savoir un peu plus sur les doutes qui les rongent et sur les angoisses qui les poussent dans cette folle sarabande. Mais il est des choses qui relèvent de l'indicible. Philippe Baronnet a lâché la bride de cette bande des sept interprétée par des acteurs qui, eux, ne doutent de rien, et ils ont bien raison car ils ont du talent à revendre.

Jack Dion



RH!NOCÉROS

LA CRITIQUE À LA DENT FÉROCE

www.rhinoceros.eu

Le sujet de la difficulté à vivre le passage à l'âge adulte dans une société qui n'a plus d'espoir quant à sa propre humanité n'est pas nouveau ; Philippe Baronnet en livre toutefois une interprétation forte et poignante, à partir du texte de Ferdinand Bruckner prenant place à Vienne dans les années 20. Il nous parle de choix, d'amour, de mort et de violence, du fait de grandir dans un monde qui porte son histoire et ses souffrances, mais surtout du désir et besoin de croire en quelque chose pour pouvoir se construire soi-même.

Cette pièce met en scène une bande de sept jeunes viennois étudiants en médecine. Dès l'entrée du public dans la salle, ceux-ci affichent une grande désinvolture, un enivrement joueur et railleur ; ils interpellent le spectateur, le provoquent même. Certains seront gênés, d'autres amusés de se voir ainsi, entourés d'à peine cinquante personnes, plongés dans leur effervescence sans pudeur. Chacun essaie de deviner quelle pathologie est inscrite dans son dos : « suis-je mortel ? » « suis-je la résultante d'un rapport sexuel ? »... Le spectateur, pris à parti, se voit quelquefois répondre « oui » ou « non » à l'étudiante qui fait des suppositions en s'adressant à lui. Le climat nous est familier, et s'inscrit dans l'imaginaire des soirées étudiantes.

Se questionner sur le poids de l'histoire et notre culture de l'échec

Le jeu se voit ensuite petit à petit teinté par un malaise et des confrontations plus ou moins violentes, qui semblent d'abord être causées par des querelles amoureuses croisées entre Marie, Petrell, Irène, Désirée, Lucy, Alt et Freder. Certains personnages nous apparaissent tout d'abord fiers et forts, troublants de crudité (comme le duo Désirée-Freder), d'autres davantage sur la réserve et la modération (Marie-Petrell). Les interprétations qu'en font les comédiens sont très accentuées, et leurs traits sont marqués – peut-être le seront-ils trop au yeux de certains. Cependant, il est vite clair que le trouble touche chacun d'entre eux, de façon individuelle et spécifique, et qu'ils se trouvent en réalité dans un mal-être et des questionnements profonds : c'est de cette maladie collective dont il est question, dont les pathologies sont plus dures à dégager mais qui touche l'âme même. Scène après scène, le climat s'alourdit, et une tension se met en place pour aboutir à quelque chose de bien plus mordant, presque coupant – ce qui est très bien exprimé par la scénographie et des lumières de plus en plus tamisées, en concordance avec le rapport d'intimité croissant que l'on entretient avec chacun des personnages. La géométrie de l'espace est de plus en plus enveloppante, les couleurs de plus en plus chaudes, et le mobilier d'intérieur teinté de rouge s'oppose à la blancheur crue et hospitalière des premières scènes.

Ces jeunes en quête de sens semblent nous poser une question : Comment vivre lorsque l'on n'arrive à réellement croire en rien ? Lorsque l'on se trouve dans une société qui traîne son passé et accumule toutes sortes de désillusions et de désenchantements, rendant impossibles insouciance et naïveté ? Privés de rêves, ils ont envie de vivre avec fureur, quitte à y laisser leur peau, à se tromper, et à retourner contre eux-mêmes ce malaise environnant. S'il faut souffrir pour ressentir, s'il faut être extrême pour exister, alors cette mise-en-scène nous le fait éprouver avec franchise et sans détours.

« Ou bien s'embourgeoiser, ou bien se tuer » : une jeunesse radicale en quête d'intensité

Il y a d'une part ceux qui ne peuvent taire ce qu'ils ressentent, qui ont la rage d'aimer et de vivre tout de suite et avec violence, quitte à mourir plutôt que d'accepter de ne pouvoir rêver ; et ceux qui semblent tracer avec plus de certitude le fil de leur vie. Au final, même les plus solides de ces derniers se prennent à ces extrémités, et révèlent des façons très personnelles d'aborder et d'exprimer ce bouillonnement qui les habite ; c'est cela qui va aussi construire leurs identités respectives.

L'horreur cohabite dans cette pièce avec quelque chose de paisible, vie et mort se font face dans cet âge que l'on sent décisif et criblé de choix. De la même manière, tragique et comique se succèdent, allant jusqu'à questionner le spectateur sur sa capacité à faire abstraction de la violence si l'on dirige son regard dans une autre direction.

Un jeu juste et touchant

Cette pièce, qui aborde un sujet plus que jamais d'actualité, celui du poids sur la jeunesse de la crise sociale, politique, idéologique et culturelle d'une société occidentale, effectue cinq rappels bien mérités : la jeune troupe est débordante d'énergie et redonne avec justesse et précision son sens à un texte écrit dans l'Allemagne d'après-première-guerre. Il se transpose merveilleusement bien à une époque où les cent ans passés peinent à laisser de la place aux idéologies et à l'espoir. Certains sortiront bouleversés de cette explosion émotionnelle et humaine, d'autres regarderont avec légèreté le miroir qui semble être tourné vers le public, quel que soit son âge, à la fin de cette pièce : l'apaisement final, à la fois factice et salutaire, nous rappelle que l'on semble pouvoir se remettre de tout – dans une certaine mesure du moins.

Maladie de la jeunesse

Ferdinand Bruckner a l'âge de ses personnages lorsqu'il entreprend la rédaction de « Maladie de la jeunesse », à la fin des années 1920. L'Europe sort alors de la Première Guerre mondiale et sa jeunesse a déjà subi la mort prématurée de tous les idéaux pour lesquels elle luttait à l'entrée dans un nouveau siècle. C'est sur ce socle que repose le drame de Bruckner, reflet d'un mal généralisé et expression d'un mal-être qui se répand par contagion sur toutes les couches de la société, anesthésiant l'horizon du bel âge.

La jeunesse porte sur son dos et sur son front les pires des quolibets renvoyant à des noms d'affections graves. C'est un jeu pour ceux qui n'ont pas vraiment eu d'enfance, ou qui ont fait le choix de ne pas en sortir pour retarder un peu, ou pour désacraliser, le passage à la vie d'adulte. Ils sont étudiants en médecine, Désirée, Marie, Irène, Petrell et les autres, et ils mettent à mal le serment d'Hippocrate à coups de refrains de chansons paillardes cancanés à tue-tête. Ils sont fils de nantis ou fils du peuple et incarnent chacun à leur façon les fléaux qui s'abattent sur leur génération. Ils se surnomment « mononucléose », « syphilis » ou encore « tuberculose », et c'est à qui souffrira le plus dans son âme et dans sa chair, et le plus longtemps, à qui tuera l'autre avant que la maladie ne se charge de le faire.

Ils citent Nietzsche, Goethe et Novalis à la lettre, s'aiment en plein fantasme de romantisme et se déchirent en pleine nuit sombre. Ils ne s'épargnent aucune violence physique ni psychologique, prient un peu, blasphèment beaucoup. Ils se perdent dans des triangles amoureux et des labyrinthes pour finalement mélanger leurs corps comme leurs apartés, leurs disputes comme leurs silences. Ils sont nourris de contradictions, consomment des psychotropes tout en s'inquiétant de la mort, révisent leurs examens et envisagent l'échec comme « un événement enfin heureux », se disent aventuriers et créateurs mais ne croient pas en leur avenir. Ce sont les pions et les parangons d'une folie collective, tous enfermés dans les murs d'un pensionnat ou d'une demeure cossue de Vienne, tous affalés dans le même lit et gisant déjà sur le même sol, regardant-regardés, esclaves de leur propre lucarne.

« Il n'existe pas de nature saine »

La maladie est profonde et diffuse ; elle passerait presque inaperçue si l'on s'en tenait à l'insouciance et à la fraîcheur de leur âge. Ces jeunes-là, portés par le dynamisme des sept comédiens et les choix de mise en scène de Philippe Baronnet, qui s'attache à restituer une ambiance d'époque (via des airs sur gramophone ou dans les costumes qu'ils portent) tout en y apportant un éclairage moderne, s'amusent entre eux et se moquent les uns des autres. S'ils sortent rarement de leur huis clos, leur terrain de jeux principal devient leur propre corps souvent déguisé, leur visage maquillé et les rôles qu'ils se voient contraints d'endosser. Ils ne sont en effet que le reflet des échecs de leurs aînés et les symboles d'un « grand vide moral, social, intellectuel et politique » alors que l'Autriche de Bruckner se remet péniblement de ses défaits et désillusions. Ils sont ainsi à la fois entaillés par les cicatrices d'anciennes batailles et par les futurs coups de nouvelles épreuves.

Bientôt, l'unique réponse à la maladie se mue en folie. Les parents, grands absents du tableau global mais dormant pourtant en chacun d'eux, ont transmis la mort à ces enfants. Toutes les possibilités demeurent alors : la soumission et l'éclat, la fulgurance d'affrontements et de déchirures. À l'image des cheveux roux d'Irène que Marie attache aux barreaux du lit, ils nouent et dénouent leurs liens, sont à la fois pour eux et pour les autres des victimes passives et des bourreaux sanguinaires, perdent une raison qui « ne leur sert de toute façon à rien », soumis à une nature souillée.

Philippe Baronnet, témoignant et se servant de la portée « quasi documentaire » du théâtre de Bruckner, lui donne une résonance contemporaine, une mise en abîme qui intervient au début et à la fin de la pièce. Par décrochage, ce n'est pas uniquement la violence qui ici est retenue, mais surtout un sentiment d'abandon. Et son cadre renfermant le portrait d'une jeunesse anesthésiée se tait avec ces mots sans lendemain : « Je ne ressens rien ».

Cathia Chabre

Au théâtre de la Tempête, *Maladie de la jeunesse*, jouée du 15 janvier au 14 février, bat son plein lorsque le spectateur pénètre la salle. La pièce de Ferdinand Bruckner, l'un des auteurs phares de la République de Weimar, mise en scène par Philippe Baronnet commence "in medias res" comme on dit dans le jargon littéraire. Et ne nous lâche plus jusqu'au noir de fin.

Autour d'un lit en ferraille de la chambre de Marie, sept jeunes révisent leur doctorat de médecine. Scène d'interrogatoire sur les maladies : "syphilis, mononucléose ? Définitions !" On est en 1923 en Autriche, dans une auberge viennoise où logent des étudiants en médecine. Juste après la Première Guerre Mondiale, la société souffre d'un grand vide moral, économique, intellectuel, politique et spirituel. Le genre de vide à vous donner le vertige. Et c'est surtout de ce vide-là que naît la fameuse "maladie" dont il est question ici. Alors que Marie est amoureuse de Petrell, celui-ci aime Irène. De son côté, Désirée vient de quitter Freder, ordure cynique, parce qu'elle est amoureuse de Marie. Ce chassé-croisé amoureux, fil rouge de la pièce, laisse éclore des personnages aux caractères forts sur fond de jeunesse désœuvrée. Cette bande de futurs adultes, encore un peu piégée dans l'enfance, court pour trouver un sens à sa vie, se construire un avenir. Elle qui crève d'envie d'en découdre avec le monde se perd dans un savant mélange de pathétique, d'humour et de tendresse omniprésents dans le texte de Bruckner. Tantôt cynique dans les mots de Désirée, parfois naïve et maladroite chez Lucy, violente du côté de Freder : "la jeunesse somnole dans un rêve" désespérée de se trouver une place dans la réalité. Quel avenir pour

ces jeunes adultes qui sortent de la Première Guerre Mondiale et s'apprêtent à vivre la montée du nazisme ? Un sujet qui résonne sans mal aujourd'hui, dans une société inquiète pour l'avenir de ses enfants et paumée, elle aussi. Philippe Baronnet met en scène ces "athlètes de la pensée" aux discours percutants, qui passent en l'espace d'une seconde "d'une maîtrise absolue du langage à l'expression la plus maladroite d'une pulsion physique". Les acteurs sont éclatants et engagés : les corps-à-corps, les larmes, les rires, les combats sont d'une justesse épatante. Accompagnés de décors sobres qui évitent de prendre trop de place, le résultat est intense. Ouverte sur une scène légère, *Maladie de la jeunesse* se laisse assombrir, au sens propre des lumières qui baissent doucement au fil de la pièce, comme au figuré. Les personnages gagnent en gravité et laissent s'installer la violence sur le plateau, pourtant jamais trop esthétique, ni trop crue.

Jane Roussel





« Maladie de la jeunesse »

Cela commence dans le tumulte d'une soirée de carabins bien arrosée. Marie s'apprête à fêter son doctorat, elle aime Petrell qui s'apprête à la quitter pour Irène. Elle est aimée par Désirée, une comtesse fortunée, qui a quitté Freder, un homme cynique et manipulateur, qui se joue de Lucy, la petite bonne, tout en désirant Marie.

Cela ressemble à du Sagan, pourtant c'est un texte, écrit en 1926, de Ferdinand Bruckner, représentant d'un courant que l'on appelle la



Nouvelle Objectivité. Il veut traiter des problèmes de son époque en alliant les tout nouveaux acquis techniques du cinéma, du théâtre et de la psychanalyse. La maladie de la jeunesse dont il nous parle ici est ce désenchantement, ce grand vide moral, social et politique qui a envahi la société et particulièrement la jeunesse allemande et viennoise après la défaite de 1918, l'échec de la République de Weimar et l'écrasement de la révolution spartakiste. La jeunesse qu'il met

en scène cherche désespérément l'amour mais échoue à donner un sens à sa vie, elle a secoué le joug du conformisme sexuel mais pas des différences de classes. Et c'est cette vision pessimiste d'une jeunesse désorientée, cédant à la tentation du néant, qui le fera ranger par les Nazis parmi les artistes dont les œuvres seront détruites aux côtés de celles de son ami Horváth.

Philippe Baronnet a mis en scène la pièce de Bruckner de façon intemporelle. Les costumes sont modernes, seule la musique, charleston et jazz, fait un clin d'œil aux années folles. Dans cette valse des désirs, c'est un lit qui concentre les regards. On s'y jette fiévreusement, on tourne autour, on y attache sa rivale par ses longs cheveux, car il y dans la pièce une violence qui ne passe pas seulement dans les joutes verbales. On se frappe, on se bouscule, on se traîne par les cheveux. Pour incarner ces personnages à l'esprit vif et caustique, mais d'un cynisme désespéré, il a choisi des acteurs jeunes et brillants. Clémentine Allain campe une Désirée aristocratique et blasée ayant perdu tout idéal et totalement désespérée. Louise Grinberg incarne Lucy, la petite bonne, victime consentante du Freder, cynique et manipulateur sans scrupule, que joue Clovis Fouin. Marion Tremontels est Marie, amoureuse épanouie et fière de sa réussite à l'examen, qui s'éteindra peu à peu dans ce climat délétère. Thomas Fitterer, Félix Kysyl et Aure Rodenbour complètent la distribution et nous entraînent dans cette maladie de la jeunesse qui est toujours d'actualité.

Micheline Rousselet



Reg'Arts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

MALADIE DE LA JEUNESSE



© Olivier Allard

D'emblée jeté devant un groupe d'étudiants en médecine en plein bizutage. La crudité des mots, des gestes, des humiliations et l'intellectualisme des termes médicaux en vrac, pêle-mêle sur le plateau. Des blouses blanches avec des maladies inscrites au dos. Jeu qui reviendra de manière récurrente par la suite. Mais bizutage. Une étudiante malchanceuse écope d'une noyade au fond d'un seau à laver le sol savamment rythmée par ses camarades de cours. Brutalité acceptée. Asphyxie qui rappelle certaines recherches de jouissances par strangulation.

C'est un théâtre sans préambule, antipode du théâtre brechtien. L'impatience pulse dans les veines des sept comédiennes et comédiens. Ils ont l'âge de leurs rôles, sans fards, sans trucages. Vrais. Théâtre réaliste, hyperréaliste. Ils sont ceux qu'ils interprètent.

Philippe Baronnet projette la pièce de Bruckner (1926) de nos jours. L'action se déroule dans une résidence d'étudiants. Les chambrées d'étudiants n'ont pas d'époque. Ceux-ci sont en médecine. Nulle censure. Ils préfigurent l'ambiance des salles de garde où l'humour sans limite, sans pudeur, cruel et cru sert de soupape aux équipes des hôpitaux confrontés chaque jour à la souffrance humaine. Ils sont six, l'esprit bouillonnant de mots, d'idées, d'espoirs et de désillusions, le corps traversé par les désirs brûlants les plus impérieux, les plus fluctuants, possession, abandon, transgression. Ils sont un espace de liberté : de paroles, de mœurs, de pensées. Que vont-ils en faire ?

Construite en de courtes séquences, c'est un microcosme, une boîte de Petri où les jeunes organismes à étudier sont mis en culture médicale mais sont surtout confrontés aux germes de la conscience progressive de soi, du passage de l'enfance à l'adulte, du dégoût, de la peur et de la fascination face au « tout est permis », face au « tout est vain » qui a enfiévré le monde occidental dans la grande remise en question de l'après 14-18 et la crise qui s'ensuivit.

Un parallélisme à un siècle d'intervalle que Philippe Baronnet met peut-être en avant comme la menace d'une nouvelle ère du fascisme. Pour ce faire, il fait scène après scène remonter le temps à ses personnages que l'on retrouve finalement en costumes des années folles. Mais le voyage dans le temps ne les change pas. Ils sont les mêmes. Ils se parlent en logorrhée universitaire ou bien se crient à cause de la violence qui leur troue le ventre. Alors on regarde cette mise en scène comme un scientifique qui s'amuse de l'agitation de ces humains, un peu frustré de toute émotion comme face à une étude trop formelle.

À la fin, dans une scène ajoutée au texte de Bruckner, l'indifférence triomphe, comme si ce siècle d'évolution n'avait aucune importance. Alors qu'en ont-ils fait ? Rien.

Bruno Fournies



Maladie de la jeunesse de Ferdinand Bruckner, traduction de Henri Christophe et Alexandre Plank (Théâtrales/ Maison Antoine Vitez), mise en scène de Philippe Baronnet

L'essence de la jeunesse

Sept jeunes étudiants discutent dans une chambre. Ils revêtent une blouse blanche avec sur leur dos inscrit une maladie que chacun doit deviner. Le public est entraîné dans ce jeu avec ses limites et le quotidien de ces futurs médecins qui prêtent en chœur le serment d'Hippocrate. Marie s'apprête à fêter son doctorat et à passer à l'âge adulte. De l'intimité de la chambre de Marie



au décor dépouillé, dans une pension autrichienne après la Première Guerre mondiale, la vie se déroule à toute allure. Marie est amoureuse de Petrell, qui aime Irène... Désirée convoite Marie après avoir délaissé Freder qui entraîne la bonne, Lucy sur un terrain glissant. Avec leurs idéaux, les personnages expérimentent la vie et se façonnent : désirs, affrontements violents, compromis, désillusions. Sans badinage, les dialogues sont forts, pleins d'esprit et les situations parfois déconcertantes.

Philippe Baronnet nous propose un regard sur la jeunesse des années folles qui se débat et peine à trouver ses repères dans un contexte social, économique et politique chaotique. Près d'un siècle plus tard, ce désarroi fait encore écho. L'époque apparaît par touches dans le décor : gramophone, chanson, musique, meubles et tenues

de soirée. La violence omniprésente est distillée savamment à travers les comédiens qui doivent trouver les ressorts entre joutes verbales, sentiments exacerbés, confrontations physiques et lâcher prise. Humour, légèreté et distanciation sont là pour accentuer la tension dramatique. Le travail des corps et le naturel qui se dégage des comédiens sont remarquables.

Marion Trémontels est sublime dans le rôle de Marie. Elle explore toute l'intensité de son personnage : idéaliste, amoureuse, elle devient colérique et désespérée. Clovis Fouin incarne brillamment Freder, l'éternel étudiant, désœuvré et cynique. Il souligne les tensions et les failles des personnages par ses interventions. Lucy est fragile et attachante sous les traits lumineux de Louise Grinberg. Le jeu des comédiens est extrêmement puissant et juste. Le spectateur est conquis par cette jeunesse fougueuse. Cette œuvre de jeunesse de Ferdinand Bruckner parue en 1926 nous montre son talent de dramaturge et sa modernité par son écriture précise, directe et ses sujets terriblement d'actualité sur les jeunes générations en souffrance.

Jan
16

Maladie de la jeunesse de Ferdinand Bruckner, traduction de Henri Christophe et Alexandre Plank (Théâtrales/ Maison Antoine Vitez), mise en scène de Philippe Baronnet

Maladie de la jeunesse de Ferdinand Bruckner, traduction de Henri Christophe et Alexandre Plank (Théâtrales/ Maison Antoine Vitez), mise en scène de Philippe Baronnet

Depuis la vogue de suicides dues à la lecture des *Souffrances du jeune Werther* (1774) de Goethe, la célébration des existences brèves se poursuit à travers *Le Chatterton* (1835) de Vigny et *le Prince de Hombourg* de Kleist. Dès 1830, l'époque romantique met au goût du jour les mouvements de jeunesse d'inspiration saint-simonienne qui prônent l'égalité des sexes et les « droits de la chair ». D'une génération à l'autre, s'opposent comme mécaniquement les jeunes, progressistes et novateurs, et les vieux, conservateurs attardés. Avec l'écrasement en 1918-1919 des tentatives révolutionnaires en Allemagne sur la société impériale de Guillaume II, s'effondrent les aspirations humanistes – l'expressionnisme et l'« Homme nouveau ». Aux rêveries idéalistes, succède une « fureur de vivre » pragmatique au service de l'avidité consummatrice et la recherche d'un bonheur immédiat matériel et social.

Maladie de la jeunesse (1926) de Ferdinand Bruckner situe son intrigue dans une pension viennoise de l'après Première Guerre mondiale, vers 1923, où cohabitent des étudiants en médecine et une jeune employée de maison, tous saisis par « le désarroi d'un vide moral, social, intellectuel et politique, créé par la défaite, l'échec de la révolution spartakiste, les défaillances de la République de Weimar, le cynisme affairiste... »

Qu'est-ce que la jeunesse a posteriori ? Un espace temporel de dangers, une proximité latente avec la mort, l'aventure unique d'une vie entière.

Dans la mise en scène de Philippe Baronnet, brille comme un astre, Marie (Marion Trémontels), qui s'apprête à fêter son doctorat. La jeune femme aime Petrell (Félix Kysyl), qui aime Irène (Aude Rodenbour) tandis que Désirée (Clémentine

Allain), éternelle insatisfaite, a quitté Freder (Clovis Fouin), le mauvais garçon, qui manipule Lucy (Louise Grinberg) la soubrette, en attendant que Marie lui cède. À côté, Alt est un observateur des faits et gestes de ses camarades, non impliqué dans leur jeu.

Maladroits mais engagés, inexpérimentés mais mordant la vie, naïfs mais habités, les personnages usent d'un langage cynique tout en restant soumis à leurs émotions, capables d'analyser froidement leur comportement en ne le jugulant pas.

Nulle remise en cause politique des conditions sociales dans cette *Maladie de la jeunesse* : Lucy l'employée, manipulée par Freder qui la maquille et déguise, en arrive à faire le tapin pendant que les étudiants égoïstes préparent leur examen.

L'action repose sur le subtil et tyrannique concept de désir et son accomplissement.

Les impulsions tues sont démasquées au bénéfice du bouleversement et du chaos. La bien-nommée Désirée est écartelée entre ses attentes existentielles et les jours qui passent, décevants et sans nulle consolation. Tous prennent la vie à bras-le-corps, telle l'équipe vivace de comédiens enthousiastes, pleins d'allant et de joie dans cette confrontation ludique avec la scène. La scénographie d'Estelle Gautier propose un univers blanc et aseptisé avec lit d'hôpital, un cadre intérieur articulé par deux panneaux en angle et un mur avec porte, un espace ouvert aux espoirs.

Les comédiens incarnent leur personnage à la fois avec intensité et recul ironique, commentant avec le chœur des autres acteurs, les réactions étranges de l'un d'eux.

Ces jeunes gens qui souffrent excellent dans l'art de vivre l'instant pleinement, sûrs de leur énergie et de leur envie vorace d'en découdre. Un beau travail d'exploration.

Véronique Hotte



vendredi 15 janvier 2016

Maladie de la jeunesse de Ferdinand Bruckner mise en scène Philippe Baronnet

Philippe Baronnet monte la première pièce de Ferdinand Bruckner, *Maladie de la jeunesse*, au Théâtre de la Tempête.

Les spectateurs en sont pas encore tous entrés que les comédiens, déjà sur scène, commencent à se disputer dans un chahut très représentatif de ce que peuvent faire quatre jeunes femmes et trois hommes un peu excités, la plupart étudiants en médecine.



Nous sommes dans une chambre dont le lit fait office de coulisses. Certains s'amuse. D'autres sont assez violemment chahutés, les rôles pouvant d'ailleurs s'inverser car tous ces jeunes gens testent leurs limites comme celles des autres. Ils devraient se réjouir d'avoir terminé leurs études mais ils sont déjà désabusés, aigris.

La salle s'assombrit. Marie s'apprête malgré tout à fêter son doctorat. Et puis elle aime Petrell, qui aime Irène... Désirée a quitté Freder qui manipule Lucie en attendant que Marie lui cède... Ce chassé-croisé des désirs, pour superficiel qu'il paraisse, n'en traduit pas moins une désorientation profonde.

Nous sommes en Autriche, vers 1923, peu après la Première Guerre mondiale, un peu avant l'avènement d'Hitler (mais cela ne se sait pas encore). Les personnages se lancent d'étranges défis et se livrent à une vertigineuse joute d'esprit. Compromission, embourgeoisement, abandon des idéaux, tentation du néant : la jeunesse chez Bruckner se débat dans un monde en ruines.

Car comme on l'entend dans la pièce : *il ne suffit pas de survivre aux épreuves initiales de la jeunesse (celle-ci) devient une maladie.*



Les rapports de forces sont constants et la question qui sous-tend la pièce est celle du sens que l'on désire donner à sa vie. L'usage de costumes qui ne sont pas datés rend les dialogues encore plus incisifs et l'envie est forte de les confronter à ce que peut ressentir la jeunesse contemporaine.



Damia chante avec son timbre si particulier : *j'ai perdu ma jeunesse en perdant ton amour / pour chasser am détresse il faudrait ton retour.* Cette chanson créée en 1935 est la seule indication permettant de repérer la période si on ne connaît pas l'oeuvre

de Bruckner.

A la fin, et malgré le drame qui vient de se dérouler, ils dînent joyeusement sur la scène après avoir repris leur jeu de devinette du début. La parenthèse se referme. Comme si après l'orage la vie reprenait son cours.

Les étudiants sont devenus de jeunes adultes. Ils mettent le couvert, puis s'attablent sans plus se préoccuper des spectateurs, parlant entre eux à voix basse, nous plaçant presque en position de voyeurs. Est-ce leur réponse à la question de l'auteur : *s'embourgeoiser ou se tuer ?*

Maladie de la jeunesse de Ferdinand Bruckner

mise en scène Philippe Baronnet

du 15 janvier au 14 février 2016

du mardi au samedi 20 h 30 dimanche 16 h 30

Théâtre de la **Tempête**

traduction Henri Christophe, Alexandre Plank

avec Clémentine Allain (Désirée), Thomas Fitterer (Alt), Clovis Fouin (Freder), Louise Grinberg (Lucy), Félix Kysyl (Petrell), Aure Rodenbour (Irène), et Marion Trémontels (Marie)

scénographie Estelle Gautier,

lumières Lucas Delachaux,

son Julien Lafosse,

regards et collaboration Jérôme Brogini, Nine de Montal



Photos © Olivier Allard